BCPST2

**SUJET 1 : « GOUVERNER, C’EST FAIRE CROIRE »**

Formule souvent attribuée à Machiavel auteur de l’ouvrage *Le Prince*, 1513 – publication à titre posthume en 1532)

C’est une des sources que l’on prête souvent à la formule (dans un certain nombre de textes, est mentionnée *Le Prince* comme origine du propos) mais rien n’est moins certain. **D’aucuns font de Richelieu l’auteur de cette maxime**. Machiavel ou Richelieu ? Dans les deux cas, on est face à deux figures incarnant l’habileté et une certaine modernité dans la pratique politique. Mythe de l’attribution ? En tout cas, que l’un ou l’autre ait pu être considéré comme la source de cette formulation dit quelque chose de la portée qu’on lui prête et de la représentation que l’on se fait de la pratique politique qui lui est associée. Ici, raisonnez avec l’attribution donnée…

**RAPPEL DE LA DEMARCHE METHODIQUE**

**ANALYSE / PROBLEMATISATION / DIALECTIQUE**

**Prise en considération du paratexte et des éléments qu’il nous apporte** (quand c’est possible…mais n’allez pas inventer n’importe quoi !) :

Auteur qui constitue une référence d’un point de vue politique (et dont on peut attendre d’un candidat qu’il le connaisse) ;

Machiavel

= auteur d’un manuel à l’usage du « prince » à partir duquel s’est forgée la pensée politique moderne, manuel sur l’art de gouverner ;

= auteur qui a donné naissance à substantif (le machiavélisme) et aussi à deux adjectifs (machiavélien, machiavélique) dont le second revêt souvent une connotation négative (forme de cynisme politique) ;

Le machiavélisme désigne une manière de considérer la politique comme amorale (pas nécessairement immorale). Morale et politique relèvent de deux domaines distincts et l’art de gouverner consiste à atteindre la fin que l’on s’est fixée et, pour ce faire, à engager les moyens nécessaires, quels qu’ils soient. Cela signifie, comme le souligne Comte-Sponville que la ruse, quand elle est efficace, vaut mieux qu’une droiture qui ne le serait pas. Pour Machiavel, l’Etat est une institution purement humaine, un artifice et la politique est un art que se doit de pratiquer celui qui entend gouverner. Le Prince se doit d’être LION et RENARD.

Il est important d’avoir en tête ces éléments, sans partir d’une représentation caricaturale de la pensée machiavélienne, pour aborder cette citation.

Contexte politique et historique très instable en Italie, et particulièrement à Florence au moment où Machiavel a rédigé *Le Prince*.

**La citation, en raison de tous ces éléments, s’inscrit résolument dans un cadre politique mais** ATTENTION : il va falloir raisonner avec toutes vos œuvres, dont les LD…à prendre en compte dans l’analyse de détail et le dialogue à établir avec les textes (c’est sans doute plus acrobatique cette année que les années précédentes…).

**La citation :**

***1° première approche globale*** : citation brève, s’apparentant à une maxime, à un adage. Elle frappe par cette même brièveté et par son efficacité (5 MOTS). Dimension lapidaire à souligner impérativement + énonciation générale / impersonnalité / présent de vérité générale. Propos dont beaucoup estiment qu’il résumerait de façon emblématique la pensée de Machiavel et constitue l’essence de la politique.

***2° approche : composition grammaticale.*** Les infinitifs sont reliés par la tournure impersonnelle « c’est » qui pose une équivalence entre le premier verbe à l’infinitif et le complexe verbal qui constitue en outre votre thème de l’année (ATTENTION, ce ne sera pas toujours le cas, dans cette hypothèse, toujours ramener les formules employées aux enjeux de la réflexion induite par le complexe verbal / les concepts qui lui sont reliés). GOUVERNER = FAIRE CROIRE. Il faut souligne la construction absolue (pas de cplts quoi ? à qui ? comment ? ), car cette absence de compléments doit être relevée, interrogée et doit donner naissance à des pistes…on y reviendra !

***3° approche : considérer les termes du sujet*** -LEXIQUE après avoir pris en compte la dynamique globale.

Citation composée de peu de mots mais leur charge signifiante est forte.

**GOUVERNER** : on entend bien sûr tout de suite la dimension politique mais il faut tenir compte de TOUS LES SENS DU TERME et des échelles auxquelles il est susceptible de se déployer.

SENS 1 (conforme à l’étymologie latine) : Diriger un bateau à l’aide d’un gouvernail, maintenir un cap.

SENS 2 : Avoir la conduite de quelqu’un (le diriger), de quelque chose

SENS 3 : Diriger les affaires publiques, exercer un pouvoir politique.

NB : la première utilisation métaphorique du terme pour désigner le fait de gouverner les hommes a été faite par Platon.

GOUVERNER (construit sans objet) : se poser, dans la réflexion, la question du QUI ? du QUOI ?

**C’EST** = tournure impersonnelle posant l’équivalence

**FAIRE CROIRE** = complexe verbal de l’année (tournure factitive) avec toutes les implications qui sont les siennes (s’appuyer pour cette étape sur le tableau synthétisant la complexité et les enjeux de la formule qui sert de fil directeur cette année). Là encore, insister sur l’absence de compléments (QUOI ? A QUI ? COMMENT ? + question de l’intention honnête ou pas) /

ATTENTION : à garder en tête pour la suite de la réflexion

A priori diriger un bateau, ce n’est pas le faire de manière autoritaire et solitaire, c’est le faire avec l’aide des marins auxquels on donne des indications pour que le cap soit maintenu.

Le sens 2 montre bien que l’on peut gouverner / diriger une personne – former sa conduite, mener une affaire (cela permet de justifier le raisonnement à mener avec les LD).

 Il est évident que Machiavel entend essentiellement le verbe dans sa 3ème acception - dimension résolument politique.

DONC FORMULE LAPIDAIRE, CERTES, MAIS A PARTIR DE LAQUELLE IL FAUT FAIRE EMERGER CE QUI N’EST PAS DIT (à partir des compléments absents) pour NOURRIR LES ARGUMENTS.

**Reformulation de la thèse** : *Diriger les hommes, les conduire (à l’échelle publique comme plus privée), c’est miser sur leur tendance à croire, sur leur crédulité (tournure de l’esprit portant à croire facilement les affirmations d’autrui), forger des croyances en les persuadant, en les entretenant dans l’illusion voire en les bernant de façon active.*

ATTENTION A LA DIFFICULTE DE LA FORMULE « FAIRE CROIRE » : ordre de la persuasion / conviction portée par une intention honnête ou par une volonté de manipulation / tromperie. Il faut jouer sur tous les aspects pour traiter le sujet au mieux.

**Limites** (ce qui va vous permettre de venir interroger, nuancer, reconsidérer la thèse):

> Est-il si aisé que cela de persuader /manipuler / berner autrui ? Les moyens pour le faire ne connaissent-ils pas des limites ? Peut-on aussi facilement miser sur la crédulité ? L’équivalence posée relève-t-elle d’une telle évidence ?

ICI ON VIENT NUANCER L’EVIDENCE DE LA FORMULE et de l’équivalence posée par la maxime.

> La polarisation entre celui qui « fait croire » et ceux auxquels il fait croire (donc entre gouvernant / celui qui conduit et gouverné / celui qui est conduit) ne peut-elle pas être interrogée ? Autrement dit l’action repose-t-elle exclusivement sur celui qui « fait croire » ?

ICI ON FAIT JOUER LA CONSTRUCTION EN ENGAGEANT UNE REFLEXION SUR LA RELATION AGENT / PATIENT.

> Gouverner peut-il et doit-il se réduire à « faire croire » ? Gouverner ainsi, est-ce « bien » gouverner ? Autrement dit, fonder la conduite des hommes sur un régime de croyances, est-ce vraiment les gouverner / diriger dans la bonne direction (si l’on reprend l’image initialement liée au verbe) ? Et surtout, de quelles « croyances » parle-t-on ? I

CI ON VIENT RECONSIDERER ET CE QUE SIGNIFIE GOUVERNER ET CE QUE L’ON PEUT ENTENDRE PAR LE MOT « CROYANCE » en s’appuyant, en particulier, sur les pistes données par Arendt dans « Vérité et politique ».

**PROBLEMATIQUE POSSIBLE :**

Dans quelle mesure nos œuvres illustrent-elles (valident-elles) l’adage machiavélien (prêté à Machiavel) selon lequel diriger les hommes, les conduire, c’est avoir, essentiellement, la capacité de susciter en eux des croyances ?

OU (de façon moins nuancée / plus orientée – optique machiavélienne voire machiavélique)

Peut-on vraiment penser, avec nos auteurs, que diriger les hommes, c’est exclusivement miser sur leur crédulité ?

**PLAN DIALECTIQUE POSSIBLE**

L’important est de considérer tous les aspects du sujet à chaque étape, le dialogue avec les termes doit être constant = meilleure façon de ne pas basculer dans le hors-sujet + nécessité de raisonner avec VOS textes – d’autres œuvres apporteraient d’autres réponses, d’où l’impératif d’une maîtrise précise des œuvres.

*Rappel : il est préférable de commencer par la thèse avant d’en envisager les limites et de proposer une reconsidération.*

1. CERTES, on retrouve bien dans nos textes de nombreuses illustrations de la maxime machiavélienne selon laquelle diriger (l’autre, le peuple) c’est nécessairement persuader (nourrir les opinions) voire fonder son action sur les apparences quitte à manipuler et à berner.

11- Force est d’abord de constater que nos textes mettent bien en scène des personnages (historiques / fictifs) dont le but essentiel est d’exercer une forme de pouvoir en prenant la direction des opérations et des âmes.

12- Et, pour ce faire, ces personnages misent de façon essentielle sur les croyances (représentations, opinions) voire sur la crédulité d’autrui : ils entendent persuader et / ou duper pour suivre cette direction qui est la leur.

13- Ainsi, pour eux comme pour Machiavel, la fin justifie, en un sens, les moyens. Il n’est pas question de gouverner en suivant une forme de morale mais bien de suivre sa voie (et de la faire suivre par les autres) au mieux de façon amorale voire au pire de façon immorale et cynique en déployant des stratagèmes très sophistiqués afin de mieux maintenir l’autre en son pouvoir.

1. MAIS nos auteurs soulignent aussi combien l’évidence de cet adage est à nuancer : cet exercice se révèle souvent complexe, contre-productif voire périlleux tant miser exclusivement sur les croyances d’autrui est délicat, voire peut mener à une forme d’impasse.

21- D’une part, il y a dans nos textes, des limites évidentes à la crédulité de ceux auxquels on entend « faire croire » un certain nombre de choses : une forme de résistance et de doute peut se développer chez ceux que l’on entend conduire et les stratégies du « faire croire » semblent pouvoir être mises à mal voire échouer ; sont alors susceptibles de s’imposer la force et la violence en lieu et place de la stratégie du « faire croire ».

22- D’autre part, celui qui entend « faire croire » pour mieux conduire les autres peut lui-même être victime de son propre procédé. Il fait alors peut-être moins croire à autrui qu’il ne se berce lui-même d’illusions sur sa capacité à diriger les autres et sur la façon dont il entend s’y prendre, ce qui condamne alors toute réussite du gouvernement.

23- Enfin, nos œuvres semblent bien nous dire qu’une telle stratégie est condamnée à se heurter à la résistance des faits. La temporalité ne joue pas en faveur du « faire croire » et celui qui entend fonder son pouvoir sur une telle démarche est lui-même condamné à être désavoué par le réel qui répond à son amoralité / cynisme par l’évidence de ce qu’il est. La validité de la formule dans le temps est plus que relativisée dans nos œuvres.

1. EN REALITE, nos auteurs opposent à Machiavel une vision bien différente de ce que devrait être l’art de gouverner et de ce que sont les croyances : à l’adage machiavélien, fondé sur une vision réductrice voire sombre de ce qu’est l’art de gouverner, ils répondent par une autre vision de la conduite humaine visant, idéalement, la quête d’un horizon commun lié à la pratique de l’échange et de la discussion (des opinions et croyances) pour mieux atteindre une forme de lucidité.

31- Certes, dans nos œuvres, la vision de la conduite humaine peut bien souvent sembler sombre voire désespérée et désespérante : loin de faire preuve d’angélisme, elles constatent, souvent avec amertume,

la vérité de l’adage machiavélien mais pour mieux le mettre à distance en dénonçant sa dimension mortifère : gouverner ainsi, ce ne n’est plus gouverner car c’est porter atteinte à l’horizon possible d’un monde commun.

32- De fait, nos auteurs en refusant de céder à l’évidence du pragmatisme machiavélien montrent que gouverner ne devrait pas se réduire à diriger, de façon unilatérale, les hommes mais bien s’apparenter à une action commune (chacun y ayant sa part) à laquelle nos œuvres, explicitement ou implicitement, invitent.

33- Ne peut-on d’ailleurs pas considérer que nos œuvres, selon des stratégies et modalités différentes, nous dirigent en fait moins qu’elles ne cultivent l’interrogation et le doute pour justement susciter la discussion et encourager une forme de lucidité à rebours des illusions qu’elles dénoncent ? Ne s’agit-il pas, d’une certaine façon, d’accepter de perdre le cap pour mieux apprendre à se diriger ? A l’hétéronomie qu’implique une certaine vision du « faire croire » répond alors l’autonomie de la pensée et du jugement.